

Poète à l'œuvre #7

Virginie Gautier écrit sur « *Tilleul* » de Joan Mitchell



Poète à l'œuvre #7

Le Musée d'arts de Nantes propose un parcours chronologique de ses collections du 13^e siècle à l'art contemporain, particulièrement bien représentées depuis la réouverture.

L'accrochage dans ses nouvelles salles et nouveaux bâtiments s'amuse parfois à brouiller les cartes de l'histoire dans le parcours du visiteur.

S'appuyant sur les liens que tissent les œuvres au-delà de leur contexte de création, il joue de clins d'œil, de comparaisons ou de contrastes entre les siècles, permettant un nouveau regard sur le musée.

L'idée de cette collaboration avec la Maison de la Poésie de Nantes résulte de la richesse de ce nouveau parcours. Des auteurs sont invités en résidence pour produire un texte à partir d'un duo d'œuvres d'époque différente, puis à en faire une lecture au public devant les œuvres.

Les écritures poétiques ainsi produites deviennent le révélateur d'un nouveau regard et ces auteurs des passeurs de nouvelles images à travers leurs mots.

Virginie Gautier

Virginie Gautier étudie en école d'art puis développe une pratique artistique autour des questions d'espace, de perception et de déplacement qu'elle poursuit aujourd'hui par le dessin et l'écriture.

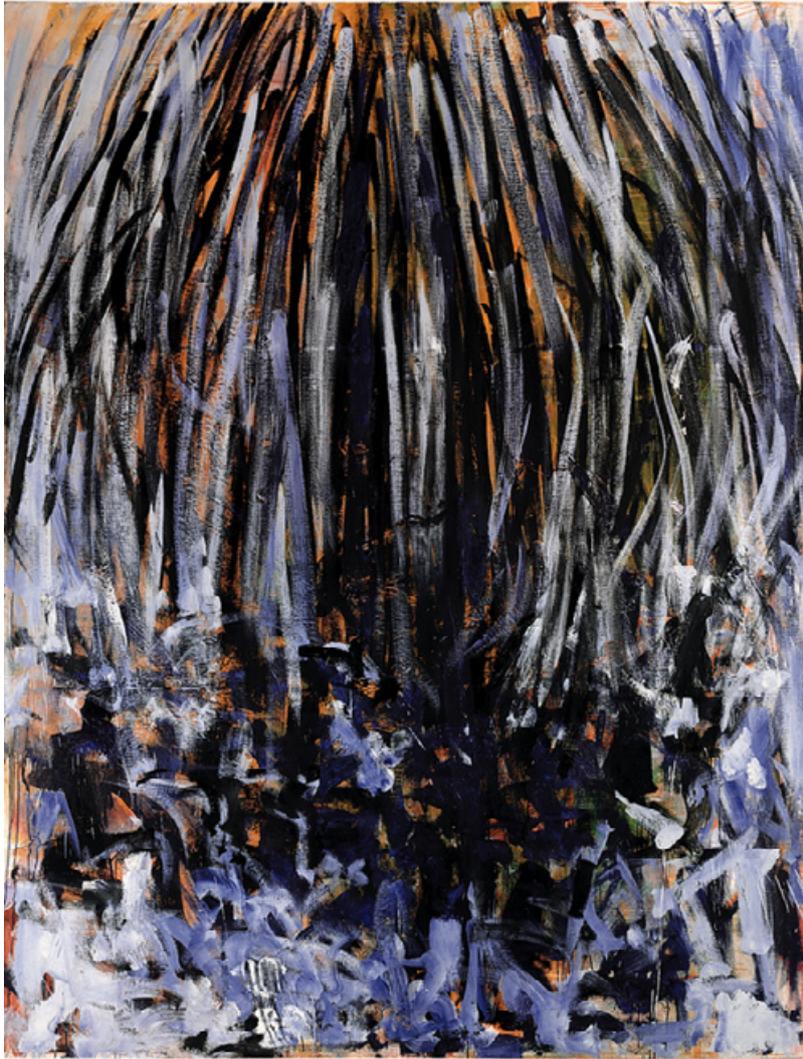
Elle est publiée aux éditions du Chemin de Fer, Joca Seria, Publie.net, Nous. Et codirige chez Publie.net la collection poésie, L'esquif.

Après avoir enseigné les arts visuels, elle est engagée dans la recherche-crédation en littérature. Docteure en « Pratique et théorie de la création littéraire », elle est chargée de cours et d'ateliers à l'université de Cergy-Pontoise et dans divers lieux d'enseignement et de formation.

A publié notamment :

- *Vers les terres vagues* (éditions Nous, 2022)
- *Paysage augmenté #1* avec Mathilde Roux, (éd. Publie.net, 2019)
- *À l'approche* (éd. Chemin de Fer, 2017)
- *Ni enfant, ni rossignol* (éd. Joca Seria, 2015)
- *Marcher dans Londres en suivant le plan du Caire* (éd. Publie.net, 2014)
- *Les yeux fermés, les yeux ouverts* (éd. Chemin de Fer, 2014)
- *Les Zones Ignorées* (éd. Chemin de Fer, 2010)

Le Maison de la Poésie de Nantes et le Musée d'arts ont invité Virginie Gautier à écrire librement à partir de l'accrochage de « L'âme de la forêt ». Elle a été accueillie en résidence à Nantes du 24 au 28 janvier puis du 2 au 6 mai pour l'écriture de ce texte, qu'elle a lu auprès des œuvres au Musée d'arts le jeudi 5 mai. »



Tilleul

Joan MITCHELL. Chicago, 1925 – Paris, 1992

Huile sur toile, 1978

AM 1995-168. Dépôt du Musée national d'art moderne

Centre de création industrielle, Centre Pompidou, 1996.

Joan Mitchell écrit : « Je peins des paysages remémorés que j'emporte avec moi, ainsi que les souvenirs des sentiments qu'ils m'ont inspirés, qui sont bien sûr transformés. Je préférerais laisser la nature où elle est. Elle est assez belle comme ça. Je ne veux pas l'améliorer. Je ne veux certainement pas la refléter. Je préférerais peindre les traces qu'elle laisse en moi ».

Sur une toile de grand format, l'artiste états-unienne peint avec des gestes énergiques et rapides qui engagent

son corps entier. Elle accepte les coulures et les empâtements de la matière. Elle transmet la verticalité de l'arbre et la masse du feuillage par de larges traits dynamiques.

L'installation de Mitchell en 1967 dans le village de Vétheuil marque profondément son travail. Dans ce lieu autrefois fréquenté par Monet, sa peinture synthétise deux courants picturaux : l'impressionnisme et l'expressionnisme abstrait américain.

L'ÂME DE LA FORÊT

Musée d'arts de Nantes, du 19 mai 2021 au 1^{er} septembre 2022. Salle 25, Palais

Création vidéo et scénographie : Bastien Capela

Création sonore : Christophe Sartori

*« Au milieu du chemin de notre vie
je me retrouvai par une forêt obscure
car la voie droite était perdue.*

*Ah dire ce qu'elle était est chose dure
cette forêt féroce et âpre et forte
qui ranime la peur dans la pensée ! »*

Dante, *La Divine Comédie. L'Enfer, chant premier*, 1303-1321

*« Tel est l'ordre que suivent les choses humaines : d'abord les forêts,
puis les cabanes, les villages, les cités et enfin les académies savantes. »*

Giambattista Vico (*La Science nouvelle*, 1744).

Ce lieu tour à tour berceau, désert, nourrice, menace, par son caractère profondément indémêlable, et imperceptible (aucun homme ne voit la forme de la forêt, elle l'enserme de toutes parts), ainsi que sombre, mou et informe comme l'intérieur d'un corps, symbolise un espace matriciel complexe : c'est tout à la fois le lieu du divin, de l'origine, de la folie, du hors-la-loi – le mot forêt vient, de fait, du latin « foris », à l'extérieur, en-dehors. L'œuvre très fin de siècle d'**Edgard Maxence**, dont l'exposition porte le titre, mêle la procession en raccourci d'êtres féminins ailés et auréolés, avec la matière sylvestre inextricable.

Comment s'étonner alors que si l'homme vénère la forêt, elle le terrifie, et il cherche confusément à la circonscrire, la détruire ? Ainsi, dans l'œuvre de **Gisbrecht Leytens**, une racine inquiétante avance une découpe noire vers le paysage organisé mathématiquement par l'homme, où s'ébattent les patineurs. Chez **Jean-Baptiste Oudry**, les jeux sont faits : l'arbre comme le loup, symboles du monde sauvage, doivent mourir, ce qui plonge la scène dans une grande mélancolie pré-romantique.

La psychanalyse au début du 20^e siècle en fait le lieu, essentiellement symbolique, de l'émergence, c'est-à-dire celui où l'individu peut, au terme d'un périple, d'un combat, naître du magma indifférencié de l'inconscient, de la pulsion, de l'enfance.

Comment s'étonner que les artistes se soient emparés de ce lieu de sensations, d'isolement, de dépaysement, d'émancipation, bref, de création. Cette quête est impossible, perdue d'avance : la forêt, comme l'art restent enfouis, inaccessibles, et obligent l'homme comme l'artiste, à tenter, sans relâche, à sa lisière, de frôler son cœur. **Max Ernst** dans *Forêt*, **Joan Mitchell** pour *Tilleul*, **Giuseppe Penone** et son *Arbre de sept mètres* ou encore **Per Kirkeby**, dans *Holz II* semblent puiser dans la matière ligneuse une source d'inspiration vitale.

Ce qu'on appelle forêt

avec Joan Mitchell

Écoute. Comme. Ce qu'on appelle forêt. Au moyen d'un seul mot commence à s'enfoncer. À forer vers l'intérieur d'une chose. Creusant un lieu. Une matière. Pour s'ouvrir un passage. Forêt tes intérieurs. Mais d'abord. S'en tenant aux abords. Aux lisières. À l'orée. Qui d'autre que la forêt décrit si bien l'orée. Un seuil au ras de. La densité. Vertige horizontal. Il faudra bien s'y faire. Entrer dans. Ce qu'on appelle forêt.

Tout de suite elle prévient. On me dit sauvage parce que je suis directe. Les femmes peuvent être beaucoup de choses. Et sauvage est l'une d'elles. Ici. Comme en dehors de tout. Elle mène une vie très libre. Un pas plus loin que la lisière. Cette vie bourgeoise de son enfance elle s'en est totalement écartée. Pour s'engager dans. La couleur. La lumière. Peindre c'est refuser de parler. C'est produire du pur visuel. Éblouissant. La nuit. Elle explorait ce qu'une couleur fait à une autre couleur. Dans l'atelier. Et peut-être fallait-il cette épaisseur de nuit pour se souvenir de telle lumière. Exceptionnelle. Du jour. Pour nourrir l'image intérieure. Au risque. Que la nuit transforme les couleurs. Certaines couleurs dit-elle changent énormément à la lumière électrique. Elle travaille un peu en devinant. Un peu. En aveugle. Pourtant. Elle dit qu'elle voit le paysage tout le temps. Tout le temps tout. Ce qui est

rassemblé. En esprit. Sous le couvert de l'arbre. Une fois. Deux fois. Trois fois. Dix fois Tilleuls. Ce sont des lignes des tracés. Dessus dessous forêt. Son équivalent physique. Dans les grands tableaux c'est palpable. Nous voici à l'orée.

Un microcosme végétal dans un format énorme. C'est très compact. Elle regarde beaucoup. Elle dit qu'elle est toujours en train de regarder quelque chose. Elle dit qu'elle regarde et qu'elle transcrit tout ce qu'elle voit. Pourtant. Il n'y a rien à décrire. Décrire n'est pas souhaitable. Elle parle à côté de la peinture. De tout et de rien. Considère que. Pour dire ses tableaux. La poésie est la seule langue possible. Don de sa mère. La poésie. Ne la quitte jamais. Toujours trois ou quatre livres avec elle à l'atelier. Dans le sac de survie. Mots-croisés lunettes et crayons. Hopkins, Rilke, Hofmannsthal, Wordsworth, Naipaul. De Naipaul son livre préféré. *L'énigme de l'arrivée*. Un livre hypnotique. Répétitif comme l'est une promenade quotidienne. Une immersion dans un paysage. S'énamourer d'un paysage. Avec des yeux d'étrangers. *Ce que je voyais je le voyais très clairement* écrit Naipaul. *Mais j'étais ignorant de ce que je regardais*. La peinture aussi. À cet endroit. Dans le voir vraiment. Une précision de l'optique. L'ignorance de ce qu'on regarde. Peut-être que le savoir n'est pas souhaitable. Le savoir peut-être empêcherait cette clarté. *Enfant certains ciels ont affiné mon optique*. Ça. C'est Rimbaud bien sûr. Elle. La nuit. Elle avançait dans. Ce qu'on appelle forêt. Quelque chose de très compact. Cherchant au plus profond. Au lointain. Cette obsession de l'espace. Tout l'espace dans sa façon de. Serrer les couleurs. Nous faire pénétrer. Dans les gestes du corps. Ce qui vient du corps. Ce qui est déplacé à la surface. Le travail du corps au travail.

L'espace compris entre le tronc de son corps et la pointe de ses doigts. L'espace compris entre la pointe de ses doigts et la surface du tableau. L'espace compris entre son regard et sa main accrochée au pinceau. L'espace indompté. L'espace de l'atelier et la longueur de ses pas. L'espace compris entre le tableau et le mur opposé. Les incessants va-et-vient entre proximité et distance. Tout l'espace à traverser rempli par la musique à peindre. Bellini Puccini Monteverdi Berlioz. L'espace Mozart. L'espace Purcell. L'espace de la marche et les longs regards. L'espace compris entre l'intense observation et le moment de peindre. L'espace bien compris. Bien mesuré.

D'abord. Ce sont des gestes. Des gestes poussés au terrible. Des gestes douloureux. Des gestes bienheureux. Mais toujours. Toujours poussés au terrible. Au sens de. Ce très haut degré. Ce curseur vers l'intensité. Elle travaille à faire sortir l'intensité. Cette sauvagerie. Forêt. C'est un microcosme de jardin dans un format énorme. Des herbes puis des herbes puis des herbes. Puis des branches des branches. C'est à la fois violent et végétal. C'est un tilleul solitaire qui occulte le ciel. Énorme sur sa terrasse. C'est un tilleul qui barre la lumière et l'encadre. Et l'avive par contraste. Révèle au second plan la Seine. Couve ses éclats. Couve ses brûlures. Ses promesses d'échappée. C'est un tilleul et. Bien sûr. Ça n'est pas un tilleul. Ce sont d'autres arbres. Des arbres d'enfance peut-être. C'est un souvenir de rivière. C'est un lac Michigan. C'est une aventure de forêt et. En même temps. C'est une aventure de peinture. Nourrie de ce qui s'est accroché aux buissons de la mémoire. Emmêlé. Inextricable.

Puisqu'il s'agit de réitérer une vision. D'exercer chaque jour sa vue intérieure. Ressentir c'est comme sentir une nouvelle fois. S'entraîner au développement de ses sensations. Une plongée. Un décalque puis. Un agrandissement. Jour après jour porter son paysage intérieur. Ce travail conjoint de la vue et du poignet. Cette méditation du poignet. La dépense physique. Chaque coulure. Émulsion. Filament. Vu de très près. Ouvre un espace sensoriel. Qui nous relie à notre nature de corps. Forêt tes intérieurs. Tes nerfs tes membranes tes viscères. Ayant fixé cette puissance d'immédiateté. Le corps y est littéralement projeté. Le sien. Le nôtre. Façon de. D'être totalement prise. Puis elle utilisait une petite lorgnette pour la mettre à distance. Faire reculer d'un seul coup la peinture. Comme on émerge soudain d'une eau. D'une cascade. Écarter de soi pour voir. Son outil de haute précision. Tout embrasser d'un seul coup. Et attendre. Regarder et attendre. Que la peinture autorise le prochain mouvement. Le prochain déplacement. Ou s'arrêter. Et dire. Voilà.

Voilà. C'est un lieu. Il existe. C'est ce qui finit par arriver au bout de cette peinture. Elle ne dit pas tableau. Elle dit toujours peinture. Car c'est le faire qui l'importe. Le faire et le refaire. Ce qu'elle demande à la peinture. Qu'elle finisse par délimiter un territoire. Une nuit blanche. Un souvenir de lumière.

Un territoire pour se faire et pour se refaire. Dans l'atelier elle dit je suis moi-même. Esquissant un. Territoire à façon. À mains levées. À force de. Couleurs en ruissellement. Couleurs en pleine pâte. Quelque chose apparaît de son âme sauvage. Tantôt maculée tantôt découverte. Flux de traits. Façons d'être. À la fois s'oublier et se sentir vivante. Mais il est long d'entrer. Où les choses prennent corps. Considérant le mouvement de peindre comme danse comme escrime. Le considérant comme bataille. Envisageant esquives et affrontements. Puisque faire c'est aussi faire front. Et quoi de plus frontal qu'une toile. Page blanche dressée dans l'espace de l'atelier. Préparée pour une partie de jeu. Où. Pas un coup n'est connu d'avance. Chaque geste s'invente à mesure. Porte ses espoirs ses attentes. Porte ses désirs de grands mouvements. Ici et là des attractions. Des éclosions. Des gouffres. Ils relient presque tout. On n'est plus tout à fait dehors.

Car. Ce qu'on appelle forêt. À un moment. Il faut savoir ne plus le tenir à distance. Pour éprouver cette chose d'être totalement prise. De s'oublier totalement. Elle dit. On espère toujours que ça va recommencer. Ce moment où. On se retrouve hors du connu du domestique. Hors du courtois du civilisé. À frayer avec le hasard. Et plus loin que le hasard. Avec la mémoire. Ce qui choisit de remonter. De l'inconscient de nuit. De l'obscurité. Ayant dépassé cette lisière. Ayant atteint cet espace d'étrangement. Jetée dans l'aventure de peindre. Avec l'excitation de se sentir vivante. Celle de s'oublier de serrer les couleurs. Les pigments broyés des couleurs. Les couleurs les matières. Les couleurs comme des forces. Avec toute leur énergie de. Feu pluie tournesols brûlés. La construction d'une incandescence. *Il faut que matière brûle* écrivait Artaud. C'est cela. Les couleurs les matières brûlantes. Les couleurs les braises de la mémoire. Des choses répétées et surgies. Avec ce sens fantastique de la variation. Une fois deux fois dix fois Tilleul. Vivre et peindre comme. Une promenade quotidienne. Sans jamais changer de sillon. Vivre et peindre. En s'enfonçant chaque fois plus loin.

Comme un enfant sortant du sous-sol. Elle dit qu'elle se sent comme un enfant sortant du sous-sol. Pour exprimer ce qu'il y a de neuf. Chaque fois. Dans l'acte de voir. Dans l'émotion qui la prend au sortir de l'atelier. De la maison. De la nuit. Cet arbre cette allée tout à coup l'accaparent. Puisque la peinture invente chaque jour ce sous-sol d'où ressortir. Puisqu'elle restitue

ce qu'il y a de beauté qui traverse les choses. Et quand j'écris beauté je veux dire. Ce curseur. L'excès de vivant. Ce qui semble refluer. Ruisseler autour et du dedans de l'arbre. Le donner à voir. Au travers. Le faire tenir debout. Le plier ou le tordre. Remplir toutes ces choses d'un excès de vivant. En retour des batailles. Une nouvelle *savoir* écrit Naipaul avec. Au matin. La possibilité d'apercevoir quelque chose de neuf. Don de la peinture. Ce renouvellement de l'acuité. L'alliage des chimies de. Fleuve arbre cascade. Le ligneux le liquide. Le bruit de ses pas sur les graviers. La fusion possible par la lumière. Par la lumière se laisser entraîner. Et façonner toute une vie autour de ça. Au-devant. En arrière. Prise dans. Le chemin d'eau. L'intensité du ciel. Le feu brûlant des branchages.

Passant par-dessus par dessous. Dans l'entrelacs des gestes du travail de peindre. Une langue des signes. Une conversation que ton œil recommence. La regardant. Cette peinture. Ton œil reprend là où. Sujet et objet s'atteignent. Se sont atteints. Ce qu'elle appelle *feeling*. Une manière d'entrer en conversation avec la matière. Avec la vie depuis l'intérieur de la matière. Le lieu de la rencontre et celui de la séparation. Une façon de se laisser gagner. Envahir peut-être. Puis. Se croyant perdue. Renégocier soudain un corps. Ce qu'elle appelle *feeling*. Échanger ses contours. Gommer ses limites. Se disperser se fondre en rapports étendus. Un jeu d'allers-retours dans sa langue de peintre. Son langage inventé pour échapper aux mots. Livrer plutôt un chant de guerre. Un chant de joie. Un chant rituel de maîtrise et d'affirmations. De réconciliations. De lâcher prise. Tambours. Cordes tendues. Tensions contradictoires pour faire vibrer les choses. Sauter par-dessus les gouffres. De branche en branche. Falaises des troncs. Le tombant des arbres. Et. Par dessous. Se désaltérer aux sources. Quelque chose comme des flaques des clairières. Des zones de quiétude festonnées de blancs et de roses. Lumières réconciliatrices dans l'œil. D'un cyclone.

En souvenir d'une *Montagne Sainte Victoire*. Cézanne. En souvenir d'un *Atelier au mimosa*. Bonnard. En souvenir du *Bonheur de vivre*. Matisse. En souvenir d'une *Nuit étoilée* et de *Deux tournesols coupés*. Van Gogh. En souvenir d'une *Faible boule verte*. Kirkeby. En souvenir du *Jardin de Vaucresson*. Vuillard. En souvenir de la *Lumière de l'Atlantique nord*. De Kooning. En souvenir d'un *Chemin d'hiver*. Riopelle. En souvenir du *Bleu oblique*. Jaffe. En souvenir d'un

Matin sur la Seine. Monet. En souvenir du *Numéro 31.* Pollock. En souvenir du *Jaune rouge et bleu.* Rothko. Puis. Résumant tout en un raccourci. *L'indienne* qu'elle est devenue. Dit seulement. *Je peins des peintures.*

Elle porte ses paysages. Champs. Lande. Vent. Sol. Petite pluie. Grande vallée. Trouée. Tilleul et cetera. Le titre contient l'image. Les images bout à bout ramassées dans ce seul détail. Ce seul mot. Résidu de matière. Poème retenu que les couleurs déploient. Regarde ce sont elles qui donnent au tableau sa dimension. Une étendue plus qu'une profondeur. Plus qu'une profondeur une périphérie. Tout se passe en surface. Couche après couche. Tel obscurcissement tel effet de voilage. En surface toucher suivre tous les tâtonnements. Et les grandes caresses. Et les coups de boutoir. Ce qui nous rapproche. Écartant une à une tes branches Tilleul. Pour toucher le rugueux de l'écorce. La douceur de l'aubier. L'intérieur de l'arbre qui rappelle. Qui rappelle le lit d'un fleuve oui. Fleuve de sève puisque. *L'arbre a une attitude très semblable à celle de la rivière.* C'est juste. Une différence de temps explique Penone. Nous rapprochant. Mains au-devant comme. Avec des yeux très myopes. Mais. Il y a assez de dévoilement ici. Tout est surface de réception. Progression sensible à la lumière. Toucher voir. Sous des paupières. Et. Si l'on veut. L'esprit lui-même est une peau qui vibre. S'exerçant à la réversibilité des sensations. Qui de l'œil de la main de l'écorce. Est touché nous touche. La peau l'inframince texture. Entre soi et l'arbre. Et comment il nous parle. Tandis que nous délaissions une à une les pelures. De nos mondanités. Pour nous approcher encore. Chaque pas nous engageant un peu plus. À sa suite. Dans la forêt c'est bien connu. Il y a du monde qui se perd.

À ce stade le spectateur. La spectatrice peut-elle s'offrir le luxe de remonter aux branches de l'arbre berçant ses propres souvenirs. Le jour où elle. S'était couchée dedans. L'arbre secoué par les tempêtes. Faisant corps tronc tandis que. L'animal lui. Remué balançait avec une souplesse de fruitier. Ou bien. Le jour où elle. Allait les yeux fermés faire en forêt cette expérience d'un espace. Palpable. En aveugle. Très ralentie. Mains au-devant tâtant l'air. Pour éprouver d'autres formes de savoirs. Des entrelacements d'ombres fraîches et de flaques de chaleur. En bandes alternées. Des rencontres tactiles. Elle très attendrie. Tandis qu'eux les arbres se présentaient sans-façons.

Rustiques dans leurs individualités tout comme. Des coups de brosse. Épais. De peintre. Et encore. Parlons chorégraphie. Toutes les fois où. Renversée. Elle levait les yeux vers les voilures mouvantes de leurs cimes. Se demandant ce qu'elle. Ce qu'on cherche finalement. Une forêt jamais vue mais. Que l'on reconnaîtrait. Forêt périssable au bord de l'invisible mais. Qu'on saurait reconnaître. Des retrouvailles comme. Avec un proche. Il ne suffit pas de dire autrefois les arbres. Autrefois les arbres étaient des gens comme nous et nous pouvions nous parler. Il faut encore. À maints égards. Bien savoir. S'égarer.

Si. Ce qu'on appelle forêt est bien cette épaisseur retrouvée. Une manière broussailleuse. Façon de s'emmêler avec. Des branches des herbes amies. Des proches. Quelques personnes quelques chiens. Pour faire lieu. Un territoire terrain. Territoire terreau. Une forme de vie où. Vivre et peindre sont une même chose. Quand elle s'en va par les forêts pour peindre. Si cela rend fragile vulnérable. Quand elle atteint sous l'écorce la surface sensible. Cherche par la couleur un toucher un contact. Travaille presque tous les jours. Façonne. À force. Une langue natale. La sienne. Langue de petite Joan née dans les grands champs de maïs qui s'étendent jusqu'à Saskatchewan. Qui s'étendent presque jusqu'aux Grands Lacs. Des champs qui font forêt depuis cette taille d'enfant. Peindre c'est entrer une nouvelle fois dans les grands champs de maïs. Redevenir ce ciel gris. Redevenir cette pluie grise. Si belle. Peignant. Cultivant son jardin de terre. Son herbe folle. Sa mauvaise graine. Sa langue de petit chien. Elle. L'indisciplinée. Car sauvage est l'une d'elles. Solitaire mais démultipliée. Occupée à fabriquer une Grande Vallée en mémoire d'une vision. Avec des cascades de feuillages. Des cascades de couleurs et des plages. De lumière. Ou l'inverse. Il ne suffit pas de dire cette Grande Vallée où nous jouions enfants. Où nous jouions indemnes. Il faut encore la contenir dans une image. Incorruptible. Théâtre d'intimité et d'immédiateté. Pour supporter. Au fil des ans. Tout ce qui cesse et meurt. Elle dit. La peinture est ce Tilleul. Puis. Ce Tilleul n'est qu'un théâtre de peinture. Et. Si quelque chose ou quelqu'un s'amenuise disparaît. La peinture y gagne. Une présence.

Tandis que grande Joan veille. Se déplace. Organise. Protège. Petite Joan reste à la maison. Avec les chiens oui. Monte à l'atelier. S'en va démêler des

histoires prises dans les buissons de la mémoire. Buissons du paysage. Buissons de la peinture. Pousse et tire. Sépare et rejoins. Tente de rejoindre l'émotion du départ. Ce moment où. Le début du voyage se rapproche de. *L'énigme de l'arrivée*. Or. Entre les deux. Il est presque impossible de savoir où l'on va. *Les quatre premiers jours il a plu. Je voyais à peine où j'étais. Puis la pluie s'arrêta et, par-delà la pelouse et les dépendances que j'avais devant mon pavillon, je découvris des champs avec des arbres dénudés qui en marquaient les limites ; et, dans le lointain, modulées par la lumière, les luisances d'une petite rivière, luisances qui donnaient curieusement l'impression, parfois, de se situer au-dessus du niveau de la terre.* Écrit Naipaul. Or on ne demande pas à la peinture des réponses. Nulle localisation. On lui demande seulement des présences. Et c'est déjà beaucoup. Ce Tilleul. Cet outil optique. Cette machine à fabriquer du visuel. Image arrivée à destination. Tilleul en un temps arrêté. Contient tout. Ce qu'elle y a laissé. Celles et ceux qui l'ont visitée en pensée dans le moment de peindre. Et l'arbre celui-ci. Et d'autres branches amies en particulier. Toutes. Tous seront saufs. C'est-à-dire absorbés. Dans une image qui n'aura pas de fin. Afin qu'elle. Joan. Puisse dire voilà. C'est un lieu. Nous pourrons nous y retrouver.

Poète à l'œuvre

L'équipe de publication

Musée d'arts

Directrice : Sophie Lévy

Programmatrice : Claire Dugast

Conservatrice du musée associée au projet :

Adeline Collange-Perugi

Responsable du service des publics :

Alice de Dinechin

Maison de la Poésie de Nantes

Directrice : Magali Brazil

Communication & médiation : Yoann Durand

Administration : Louisiane Pasquier

Bibliothèque et animation : Léa Meurice

Maquette & mise en page :

Jean Depagne / Anima

Commissariat de l'exposition

Commissariat général

Sophie Lévy, directrice conservatrice,

Musée d'arts de Nantes.

Commissariat scientifique

Adeline Collange-Perugi, conservatrice
responsable des collections d'art ancien
au Musée d'arts de Nantes.

Musée d'arts de Nantes

10, rue Georges Clemenceau,

44000 Nantes

T. 02 51 17 45 00

museedartsdenantes.fr

Le Musée d'arts de Nantes est
un établissement métropolitain
à caractère culturel.

Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes,

44 000 Nantes

T. 02 40 69 22 32

maisondelapoesie-nantes.com

La Maison de la Poésie de Nantes est
une association loi 1901 soutenue par
la Ville de Nantes, la Région des Pays de
la Loire, le Département de Loire-Atlantique,
la DRAC des Pays de la Loire et le Centre
national du livre.

Crédit photo :

Tilleul. 1978

Huile sur toile AM 1995-168

© Estate of Joan Mitchell

Musée d'arts de Nantes

Photographie : Cécile Clos

« D'abord. Ce sont des gestes. Des gestes poussés au terrible. Des gestes douloureux. Des gestes bienheureux. Mais toujours. Toujours poussés au terrible. Au sens de. Ce très haut degré. Ce curseur vers l'intensité. Elle travaille à faire sortir l'intensité. Cette sauvagerie. Forêt. C'est un microcosme de jardin dans un format énorme. Des herbes puis des herbes puis des herbes. Puis des branches des branches. C'est à la fois violent et végétal. »

Virginie Gautier